

DEUXIEME PARTIE

La littérature comme système sémiologique

Tout comme le mythe, la littérature est pour Barthes un système sémiologique second. En tant que langage, l'oeuvre littéraire relève en effet d'une "sémiotique connotative"¹⁾: "...dans un texte littéraire, un premier système de signification, qui est la langue (par exemple le français) sert de simple signifiant à un second message dont le signifié est différent des signifiés de la langue;..."²⁾ Ainsi la littérature, double système de dénotation-connotation, est abordable sous deux angles différents et complémentaires. D'une part, elle est témoignage, message, communication. Cependant, loin d'épuiser l'oeuvre littéraire ou, plus précisément, le texte, la fonction communicative n'en constitue qu'un aspect. En effet, au-delà de son contenu, la littérature signale "...sa

(1) Ce terme, emprunté à Hjelmslev, désigne un système sémiotique second, décroché par rapport au premier qui "devient le plan d'expression ou signifiant du second système". Schématiquement on a:

2	Expression	Relation	Contenu
1	ERC		

(cf. Eléments de Sémiologie, Chap. IV. "Dénotation et Connotation", p. 163).

(2) "L'analyse rhétorique" in: Littérature et Société, p. 32.

propre clôture, ce par quoi précisément elle s'impose comme Littérature" ¹⁾.

Réduire l'oeuvre à un simple message, croire qu'il suffit de chercher la (les) connotation(s) d'un texte pour l'épuiser, serait oublier une dimension essentielle: l'écriture. Or il est évident que, quelle que soit l'importance de la connotation, la dénotation (le plan manifeste) est nécessaire à l'existence même du message. De fait, même si "la connotation est la voie d'accès à la polysémie du texte classique,..." ²⁾, dénotation et connotation sont indissociables. Etablir entre ces deux plans une rupture reviendrait à instituer sous le couvert d'une nouvelle terminologie la traditionnelle opposition entre fond et forme. Il n'en reste pas moins que rendre compte de la signification comme communication et évaluer la littérature comme travail, sont des opérations distinctes. Le déplacement même des notions utilisées en est un indice clair: alors que dans ses essais d'analyse structurale du récit, Barthes recourt à des concepts proprement linguistiques (signifié/signifiant; connotation/dénotation; syntagme/paradigme, etc.) ³⁾, il introduit, dans sa tentative d'une saisie de l'écri-

(1) BARTHES, Degré zéro de l'écriture, p. 9.

(2) S/Z, p. 14.

(3) Dans: "L'Introduction à l'analyse structurale des récits" (1966), "L'Analyse rhétorique" (1967), "L'Analyse structurale d'un récit" (1970), Barthes recourt essentiellement à F. de Saussure, Hjelmslev, Greimas, Jakobson.

ture comme travail ou jeu, des notions nouvelles telles que "citation", "signifiante", "espace", "texte", "jouissance", etc.¹⁾ Il apparaît ainsi que les concepts dégagés de la linguistique structurale sont insuffisants pour une étude sémiologique de la littérature, en dépit de ce que Barthes pensait au début de ses recherches.²⁾ Et comme nous le verrons dans notre étude des analyses structurale et textuelle,³⁾ cette insuffisance n'est pas quantitative, mais qualitative.

1) L'analyse structurale

Nous n'avons nullement l'intention de réengager ici de façon exhaustive la question aujourd'hui classique et lassante de "qu'est-ce que le structuralisme?" Cependant, l'importance de l'analyse structurale, non seulement dans l'oeuvre de Barthes mais aussi, et plus globalement, sa portée toujours grandissante dans l'enseignement de la littérature, nous oblige à reprendre d'un point de vue critique les principes de ce type d'analyse.

Dans son "Introduction à l'analyse structu-

(1) cf. notamment S/Z. Sade, Fourier, Loyola, Le plaisir du texte, la Mort de l'Auteur, De l'oeuvre au texte, études proches des recherches "telquelis-
ces".

(2) cf. Eléments de Sémiologie, p. 82.

(3) Nous maintenons la distinction entre analyse structurale et textuelle, bien que Barthes les réunisse parfois sous une même étiquette pour les opposer à d'autres approches littéraires, notamment les critiques interprétatives (cf. "Critique et Autocritique". in: Nouvelles Littéraires, Un entretien d'A. Bourin, 5 mars 1970, p. 11).

rale des récits"¹⁾ Barthes explicite clairement ce qu'il attend d'une telle analyse: maîtriser, à l'aide d'une description de la "langue" du récit, l'infinité des récits (paroles) présents dans toutes les sociétés sous des formes toujours différentes. Barthes postule ainsi un rapport analogique entre la situation du critique face à la diversité des récits existants ou possibles et celle du linguiste face à l'infinité des paroles:

Devant l'infini des récits, la multiplicité des points de vue auxquels on peut en parler (historique, psychologique, sociologique, ethnologique, esthétique, etc.), l'analyste se trouve à peu près dans la même situation que Saussure, placé devant l'hétéroclite du langage et cherchant à dégager de l'anarchie apparente des messages un principe de classement et un foyer de description. (2)

Il n'est cependant pas évident que les dichotomies langue/parole, signifiant/signifié, introduites par Saussure soient pertinentes pour une analyse littéraire. Le problème de leur pertinence se pose d'ailleurs également en linguistique, mais là n'est pas notre problème³⁾.

Ce qui importe ici, ce sont les limites

(1) in: Communications, no 8, 1966, p. 1-27.

(2) "Introduction à l'Analyse structurale des récits.
in: Communications, no 8, 1966, p. 1-2.

(3) A ce propos, nous renvoyons le lecteur à "Les limites d'une théorie saussurienne du discours et leurs effets dans la recherche sur l'argumentation." Cahier no 13 du Centre de Recherches sémiologiques, avril 1972.

qu'une étude fondée sur la linguistique structurale¹⁾ impose à la critique littéraire. Du fait que la linguistique structurale se situe par définition sur le plan de la langue et non sur celui des significations, une analyse du récit fondée sur les principes d'une telle linguistique ne pourra pas rendre compte de la signification propre du récit. Une approche linguistique pourra peut-être construire la "textualité" du récit, c'est-à-dire en donner un modèle structural²⁾, mais du fait même qu'il aura été établi sur la base de critères internes à la structure, contenus en elle³⁾, rien ne permettra de décider de la pertinence du modèle. En effet, seule la signification globale⁴⁾ de tel ou tel récit pourrait en valider le modèle. Or cette signification échappe précisément à l'analyse structurale puisque la méthodologie linguistique sur laquelle elle s'appuie ne s'exerce que sur le plan du système.

-
- (1) Dans l'état actuel de la recherche, il paraît raisonnable de donner comme modèle fondateur à l'analyse structurale du récit, la linguistique elle-même." (I.A.S., in Communications no 8, pp.2-3).
 - (2) Encore faudrait-il pouvoir "formaliser rapidement des analyses concrètes..." (op.cit., note 4, p. 2) à partir desquelles on tirerait, selon Barthes, ce modèle par une procédure déductive. Un tel "programme" de recherche est vaste et fort attrayant pour qui décide de s'en tenir à une telle activité contemplative, voire ludique. Mais qui le peut si ce n'est "Une certaine catégorie d'hommes, ceux auxquels le travail servile des autres (...) [permet] de ressentir cette question comme la plus urgente entre toute."? (U. Eco, La structure absente, Paris, Mercure de France, 1972, pp. 384-385).
 - (3) Rappelons que le principe méthodologique essentiel du structuralisme est de relever en un premier temps les éléments pertinents de l'objet à décrire, puis d'en dégager le système de relations internes et d'en construire si possible un modèle théorique.
 - (4) Par "signification globale" nous n'entendons évidemment pas signification abstraite de tout contexte social et historique, vraie pour tous, en tous temps et tous lieux, car "...le lien qui re-

Il est vrai que pour Barthes ce n'est là, semble-t-il, ni un problème, ni un obstacle à son analyse. Arguant que l'"on retrouve (...) dans le récit, agrandies et transformées à sa mesure, les principales catégories du verbe: les temps, les aspects, les modes, les personnes;..."¹⁾. Barthes postule en effet un rapport homologique entre l'analyse linguistique et l'analyse littéraire ou, plus particulièrement ici, entre la phrase et le récit: "...le récit est une grande phrase, comme toute phrase constative est, d'une certaine manière, l'ébauche d'un petit récit".¹⁾ Nous ne montrerons pas en détail comment il utilise les concepts linguistiques: son "Introduction à l'analyse structurale des récits" est à cet égard suffisamment explicite. Cependant, avant d'examiner les principes-clés qu'il attribue à l'analyse structurale, nous présenterons à titre d'exemple la transposition d'un concept linguistique emprunté à Benveniste²⁾: le niveau d'analyse. Formellement, Barthes reprend pour son étude du récit les fondements

(4) suite de la note p. 26: lie les "significations" d'un texte aux conditions socio-historiques de ce texte n'est nullement secondaire, mais constitutif des significations elles-mêmes... (Haroche, Henry, Pêcheux, "La sémantique et la coupure saussurienne: Langue, langage, discours". in: Langages 24, déc. 1971, p. 98).

(1) "Introduction à l'analyse structurale des récits". in: Communications no 8, p. 4

(2) "Les niveaux de l'analyse linguistique". in: Problèmes de linguistique générale, Gallimard, 1966, pp. 119-131.

théoriques que Benveniste se donne pour son analyse de la langue. Cependant, alors que chez Benveniste, la phrase est l'unité d'intégration la plus haute¹⁾, elle n'est, chez Barthes, nullement considérée comme telle. Les unités narratives (fonctions) sont tantôt supérieures, tantôt inférieures à la phrase. Or, pour définir l'unité, Barthes utilise apparemment le même critère que Benveniste: le sens.

"Le sens est en effet la condition fondamentale que doit remplir toute unité de tout niveau pour obtenir statut linguistique"

(Benveniste, "Les niveaux de l'analyse linguistique", p. 122).

"...il faut que le sens soit dès l'abord le critère de l'unité..."

(Barthes, "Introduction à l'analyse structural des récits." in: Communications no 8, p. 6).

"Le sens d'une unité linguistique se définit comme sa capacité d'intégrer une unité de niveau supérieur". (op.cit. pp.126-127).

"...aucun niveau ne peut à lui seul produire du sens: toute unité qui appartient à un certain niveau ne prend de sens que si elle peut s'intégrer à un niveau supérieur..." (op.cit., p. 5)

La difficulté provient de ce que Barthes ne peut définir l'unité narrative²⁾ selon des critères

(1) "Les niveaux de l'analyse linguistique." in: Problèmes de linguistique générale, Gallimard, 1966, p. 125.

(2) Les unités narratives "...seront représentées tantôt par des unités supérieures à la phrase (groupes de phrases de tailles diverses, jusqu'à l'oeuvre dans son entier), tantôt inférieures (le syntagme, le mot, et même, dans le mot, seulement certains éléments littéraires);..." (I.A.S. in: Communications no 8, p. 8.)

formels. Alors que chez Benveniste la relation d'intégrance, expression formelle de la notion de sens, a pour modèle la saturation des fonction propositionnelles de Russell, elle n'est, chez Barthes, qu'une relation vide masquant les problèmes qui se posent au niveau de l'analyse du récit. Ainsi, la difficulté qui n'apparaît chez Benveniste qu'au niveau de la phrase¹⁾, surgit d'emblée chez Barthes. Nous voyons ici que Barthes ne peut assimiler la démarche de son analyse structurale du récit à celle de la linguistique que par un glissement métaphorique sur le terme "sens" (cf. aussi pp. 32-33).

Le recours non critique au modèle linguistique²⁾ conduit Barthes à énoncer trois principes généraux, valables selon lui pour toute analyse structurale. Reprenons rapidement ces principes dans l'ordre même où Barthes les présente dans sa conférence "L'analyse structurale du récit: à propos d'Actes XXI"³⁾:

a) Principe de formalisation

La filiation linguistique de ce premier principe est manifeste: "Ce principe, qu'on pourrait appeler aussi principe d'abstraction, dérive de l'opposi-

-
- (1) Nous avons abordé ce problème dans "Les limites d'une théorie saussurienne du discours et leurs effets dans la recherche sur l'argumentation" Cahier no 13, Centre de Recherches sémiologiques, avril 1972, p. 12 sqq.
 - (2) Barthes attribue le statut de science à la linguistique structurale dans son ensemble, alors que seule la phonologie peut y prétendre.
 - (3) in: Recherches de sciences religieuses, 58, 1970

tion saussurienne de la langue et de la parole.¹⁾
Bien que le récit relève postulativement d'une linguistique seconde ou "translinguistique" qu'il faut encore construire, la seule formulation de ce principe nous donne une indication importante quant au caractère de cette future translinguistique: le souci de formalisation montre que la technicité y jouera un rôle dominant.

Une telle orientation peut amener les chercheurs à élaborer - au prix d'un total effacement de la spécificité des phénomènes étudiés - des structures abstraites, toujours plus complexes, afin qu'un seul modèle puisse rendre compte des objets les plus divers (récits ou autres produits littéraires, par exemple). La formalisation n'est dès lors plus comprise comme un moment, certes important, d'une démarche cognitive globale, mais comme un but suprême. S'engager dans une telle recherche, sans esprit critique, c'est courir le risque de ne trouver des constantes structurales que parce qu'au départ on est convaincu qu'elles existent.²⁾

(1) A.S.R., p. 184

(2) "...les probabilités [de découvrir de telles constantes] jouent pour celui qui, en cherchant des relations entre les phénomènes, est convaincu au départ que ces relations existent". (Umberto Eco, La structure absente, p. 336).

Ces quelques remarques très générales ne concernent **les** recherches barthésiennes qu'indirectement: Barthes n'a en effet jamais réellement développé une formalisation de ses analyses concrètes.

Ses essais échappent de ce fait au double danger qui guette toute tentative de formalisation en sciences humaines et plus particulièrement en littérature:¹⁾

- se confiner dans un formalisme a priori, c'est-à-dire ^{construit} indépendamment de la spécificité des phénomènes dont il est censé rendre compte. Ainsi les tentatives de faire entrer à tout prix des procédés discursifs dans le cadre théorique fixé par la logique formelle.

- "traduire" une description dans un symbolisme qui n'est que métaphore et tomber ainsi dans le piège de l'"idéologie de la 'formalisation', où la mathématique [au lieu d'intervenir réellement à un niveau théorique] fonctionne souvent soit comme simple mnémotechnique, soit comme technique de mesure ou de vérification."²⁾

Si Barthes n'est pas tombé dans ces deux travers, c'est que la formalisation n'est resté chez lui qu'un simple rêve, phantasme qui hante certains chercheurs en sciences humaines.

(1) Nous nous contentons d'évoquer ce problème qui fait l'objet d'une étude en cours de rédaction au Centre de Recherches sémiologiques de Neuchâtel.

(2) M. Pêcheux, "Les sciences humaines et le 'moment actuel'." in: La Pensée, no 143, 1969, p. 76.

b) le principe de pertinence

"Ce second principe a son origine dans la phonologie.¹⁾ Cette seule déclaration montre explicitement que Barthes établit un parallélisme entre structure phonologique et structure sémantique. Il transpose sans autre un principe qui, en phonologie, repose sur des oppositions purement formelles, scientifiquement déterminables, à un niveau fondamentalement autre (le niveau sémantique). De ce fait, il annule la distinction sens (valeur)/signification.²⁾ Ainsi, sous le couvert d'un même mot (le "sens"), Barthes identifie valeur et signification, deux notions pourtant essentiellement différentes. La définition que Barthes nous donne du sens³⁾ montre bien que nous n'avons pas affaire à une relation purement formelle. Le sens relève en effet du fonctionnement du langage et non d'une théorie formelle.

Au-delà de cette identification, qui per-

(1) "L'analyse structurale du récit: à propos d'Actes X-XI" in: Recherches de sciences religieuses, 58, 1970, p. 185.

(2) Les conséquences de cette assimilation ont été remarquablement explicitées dans "La sémantique et la coupure saussurienne: langue, langage, discours" par Haroche, Henry, Pêcheux, Langages, 24, p. 99 sqq: nous y renvoyons le lecteur.

(3) "Nous appelons 'sens' tout type de corrélation intra-textuelle ou extra-textuelle, c'est-à-dire tout trait du récit qui renvoie à un autre moment du récit ou à un autre lieu de la culture nécessaire pour lire le récit, tous les types d'anaphore, de cataphore, bref de "diaphore" (...), toutes les liaisons, toutes les corrélations paradigmatiques et syntagmatiques, tous les faits de signification et aussi de distribution". (A.S.R. in: Recherches de sciences religieuses, 58, 1970, pp. 185-86).

met à Barthes de fonder méthodologiquement l'analyse structurale sur la linguistique structurale considérée comme modèle, il est important de noter que la définition barthésienne du sens implique sinon une rupture du moins une extension des limites fixées à l'analyse structurale par les formalistes russes; chez qui Barthes voit l'origine historique de son approche du texte comme forme. Bien que le but de l'analyse (établir une langue du récit) reste fondamentalement identique, Barthes ne s'en tient pas au point de vue formel et abstrait qui caractérise notamment le travail de Propp. Le rôle central que la connotation joue dans les travaux de Barthes en est un premier indice. Par ailleurs, avec le troisième principe général que Barthes attribue à l'analyse structurale, nous dépassons définitivement les limites que nous imposerait l'objectivisme illusoire des formalistes russes et les méthodes que nous fournit la linguistique.

c) le principe de pluralité

Dans l'analyse barthésienne des textes ce principe a une double fonction de démarcation et de débordement:

- L'Analyse structurale du Récit (...) ne cherche pas à établir 'le' sens du texte, elle ne cherche même pas à établir 'un' sens du texte; (...) De même qu'une langue est un possible de paroles (...), de même ce que l'analyste veut établir en cherchant la langue du récit, c'est le lieu possible des sens, ou encore le pluriel du sens ou le sens comme pluriel. (1)

Le refus de chercher le sens profond, secret, vrai ou probable d'un texte est un acquis essentiel par rapport à une certaine critique traditionnelle qui suit "...un cheminement anagogique vers la vérité du texte,..."⁽¹⁾.

(1) A.S.R. in: Recherche des Sciences religieuses, 58, 1970, p. 188.

- Postuler un principe de pluralité, c'est admettre que le processus de la signification ne peut s'arrêter à un dernier niveau qui serait le fond¹⁾.

La recherche du sens pluriel, dispersé, éclaté, nous mène définitivement au-delà des grandes structures auxquelles l'analyse structurale proprement dite s'arrêterait. Avec le principe de pluralité le texte s'ouvre sur une analyse qui ne cherche plus "...comment il [le texte] ^{est} fait (analyse structurale), mais comment il se défait, explose, dissémine: selon quelles avenues codées il s'en va."²⁾

Ce principe jouera un rôle de plus en plus important dans les travaux de R. Barthes: ainsi oriente-t-il ses derniers écrits vers l'analyse textuelle qui, cherchant à 'voir' le texte dans sa "différence"²⁾, met l'accent sur le jeu de l'écriture. Il est probable que ce changement d'orientation soit chez Barthes davantage lié à la prépondérance toujours croissante de Tel Quel qu'à une réelle remise en question des fondements théoriques de l'analyse structurale. Il n'a en effet pas fondé son analyse textuelle sur un bilan critique de sa première analyse³⁾.

-
- (1) "Nous savons, ne serait-ce que par la première formulation de Hjelmslev, que le signifié lui-même a, (...) une forme, c'est-à-dire qu'au niveau du fond il y a une forme du fond..." ("Critique et Autocritique" in: Nouvelles Littéraires, 5 mars 70, p.11)
 - (2) "Analyse structurale et exégèse biblique" Conférence présentée à Genève, fév. 71, paru in: Bibliothèque théologique, Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestlé, 1972, p. 28.
 - (3) En 1970, Barthes déclare: "...depuis une dizaine d'années, ce que je fais, en gros, prend vraiment place, sociologiquement, dans l'aventure structuraliste. Je crois qu'il me serait difficile de contester cette étiquette." ("Critique et Autocritique" Un entretien d'André Bourin in: Nouvelles Littéraires, 5 mars 1970, p. 11).

L'Analyse textuelle

S/Z: "...trace d'un travail qui s'est fait au cours d'un séminaire de deux années (1968 et 1969),..."¹⁾ est le premier et peut-être le meilleur exemple d'une critique textuelle.

S/Z: "texte qui s'est écrit selon leur écoute"¹⁾ et selon l'écoute du texte: "...il [le texte] produit en moi le meilleur plaisir s'il parvient à se faire écouter indirectement; si, le lisant, je suis entraîné à souvent lever la tête, à entendre autre chose"²⁾:

S/Z: inscription du plaisir que procure la lecture.

S/Z: écriture d'une lecture, retranscription d'une "lecture au ralenti": film³⁾

S/Z: "lecture au travail", "travail de lecture": "...il y a travail dès lors que le rapport de deux textes n'est pas de simple compte rendu; la vérité ne guide pas ma main, mais le jeu, la vérité du jeu".⁴⁾

S/Z: travail d'où toute peine semble absente: jeu.

S/Z: lecture subversive?

En fait, il n'y a aujourd'hui aucun lieu de langage extérieur à l'idéologie bourgeoise: notre langage vient d'elle, y retourne, y reste enfermé. La seule riposte possible n'est ni l'affrontement ni la destruction, mais seulement le vol:

(1) extraits de la dédicace in: S/Z.

(2) Le Plaisir du Texte, p. 41.

(3) "Ce que j'ai tenté? Ecrire une lecture", p. 21.

(4) Sade, Fourier, Loyola, p. 169.

fragmenter le texte ancien de la culture, de la science, de la littérature, et en disséminer les traits selon des formules méconnaissables, ... : (1)

S/Z: "texte étoilé", "texte brisé": essai de subversion.

S/Z: dérive: "La dérive advient chaque fois que je ne respecte pas le tout, et qu'à force de paraître emporté ici et là au gré des illusions, séductions et intimidations de langage, tel un bouchon sur la vague, je reste immobile, pivotant sur la jouissance intraitable qui me lie au texte (au monde)."²⁾

S/Z: deux textes - l'un de Balzac, l'autre de Barthes - intrinsèquement liés puisque l'un est le départ, le pré-texte de l'autre; deux textes qui se fondent en un seul où disparaît, tend à disparaître, la distinction entre oeuvre littéraire et commentaire critique.

Nous arrêtons ici cette brève présentation de S/Z dont la fonction principale est de rendre succinctement compte du saut qualitatif très sensible à notre avis entre des écrits tels que S/Z, Sade, Fourier, Loyola, L'Empire des Signes, Le Plaisir du Texte, où Barthes saisit une écriture au travail, et ses recherches antérieures liées davantage à un souci de scientificité.³⁾

(1) Sade, Fourier, Loyola, p. 15.

(2) Le Plaisir du Texte, pp. 32-33.

(3) "Saussure m'ayant permis de définir (du moins je le croyais) l'idéologie, par le schéma sémantique de la connotation, j'ai cru alors avec ardeur à la possibilité de m'intégrer à une science sémiologique: j'ai traversé un rêve (euphorique) de scientificité...". ("Réponses", Tel Quel, no 47, Automne 1971, p. 97.

Nous ne relirons pas S/Z: nous ne produirons pas un "texte-lecture" au sens où Barthes le définit;¹⁾ nous nous contenterons d'aborder dans les pages qui suivent les deux principes essentiels de l'analyse textuelle, éléments d'une théorie de la lecture, encore inexistante, mais nécessaire à une nouvelle histoire de la littérature.²⁾

1) "La Mort de l'Auteur"

Sans être foncièrement nouvelle³⁾, la critique textuelle telle que Barthes l'envisage est réellement subversive par rapport aux explications de textes traditionnelles où biographie d'auteurs et "sources" jouent souvent un rôle primordial:⁴⁾

-
- (1) "Ce que j'ai tenté? Ecrire une lecture. Critique à pied d'œuvre" in: Le Figaro littéraire, 9 mars 1970, pp. 21-22.
 - (2) "Si j'avais la puissance de travail souhaitable, ce que je voudrais faire est une théorie de la lecture, qui à mon avis a manqué à notre histoire de la littérature. Depuis qu'elle s'est constituée au XIX^e siècle, la théorie littéraire a été essentiellement une théorie d'auteurs. Toute la critique universitaire ou autre, est fondée sur l'interrogation de l'auteur; la catégorie du lecteur n'a jamais été fondée théoriquement." (Critique et Autocritique, p.11)
 - (3) cf. notamment Stéphane Mallarmé, Divagations, Genève, Skira, 1953, "Les Trésors de la Littérature Française".
 - (4) Une étude critique des anthologies de Lagarde et Michard ou Castex et Surer, pour ne citer que les manuels les plus couramment utilisés, dans nos écoles, permettrait de mettre en évidence l'importance qu'y prennent auteurs, siècles, "écoles" ou mouvements littéraires: chaque "morceau choisi", présenté comme un objet philologique sacré, est soigneusement rattaché à une histoire "pseudo-génétique" de la littérature. Nous renvoyons le lecteur à Barthes, "Réflexions sur un manuel", in: Enseignement de la littérature, pp. 170-177 (Entretiens du Centre culturel de Cerisy-la-Salle, 22-29 juil. 1969. Sous la dir. de S. Doubrovsky et de T. Todorov. Paris, Plon, 1971), où une telle critique a déjà été amorcée.

Comme institution, l'auteur est mort: sa personne civile, passionnelle, biographique, a disparu; dépossédée, elle n'exerce plus sur son oeuvre la formidable paternité dont l'histoire littéraire, l'enseignement, l'opinion avaient à charge d'établir et de renouveler le récit;... (1)

C'est très précisément en vertu de ce principe que Barthes a analysé le Sarrasine de Balzac. Se plaçant résolument à l'intérieur du texte, champ polysémique, ouvert au symbolisme, "espace stéréographique"²⁾ où se rencontrent, s'entrecroisent les voix, les codes dévoilés par le texte lui-même, Barthes nous propose une lecture qu'il voudrait non pas individuelle, mais réellement universelle: "Ma grille (...) est celle non pas d'un lecteur, mais de tous les lecteurs possibles, de la lecture."³⁾ Qu'une telle intention relève de l'idéalisme le plus pur, nous paraît évident. Cependant cette simple qualification n'explique ni comment ni pourquoi Barthes a pu concevoir un tel projet. Pour tenter de le comprendre, il est nécessaire de cerner de plus près ce qu'il entend par lire. Nous en arrivons ainsi au deuxième principe fondamental de sa sémiotique littéraire:

2) Le sens pluriel

Lire, c'est produire des sens, vivre le sens comme essentiellement pluriel. Lire, c'est jouer a-

(1) Le Plaisir du Texte, p. 45.

(2) S/Z, p. 28

(3) "Critique et Autocritique", p. 11

vec le Texte¹⁾, jouer "au Texte" et jouer "le Texte". La lecture, tout comme l'écriture, est donc avant tout une activité de langage.

Définir la lecture ainsi, serait refuser de réduire la lecture à un simple acte de consommation, s'opposer "aux habitudes commerciales et idéologiques de notre société qui recommande de 'jeter' l'histoire une fois qu'elle a été consommée ('dévorée'), pour que l'on puisse alors passer à une autre histoire, acheter un autre livre,..."²⁾. Affirmer la nécessité d'une lecture plurielle³⁾, renoncer à fermer l'écriture sur un signifié dernier, ce serait rejeter l'idéologie bourgeoise et petite bourgeoise qui impose l'auteur comme sujet individuel adressant un message précis (déchiffirable) à d'autres individus, ses lecteurs.

Par rapport à la critique qui se donne pour "...tâche importante de découvrir l'Auteur (ou ses hypostases: la société, l'histoire, la psyché, la

(1) cf. "De l'oeuvre au Texte", article important dans la mesure où Barthes y définit la notion de texte par le biais de sept propositions concernant "la méthode, les genres, le signe, le pluriel, la lecture, le plaisir".

(2) S/Z, p. 22.

(3) "(ceux qui négligent de relire s'obligent à lire partout la même histoire)". S/Z, pp. 22-23.

liberté) sous l'oeuvre...¹⁾, la lecture barthésienne est incontestablement nouvelle et intéressante. Subvertir l'idée d'un rapport de propriété de l'auteur à son texte, refuser de voir un rapport signalétique entre l'auteur et son langage, et déplacer ainsi la "responsabilité sociale du texte"²⁾ de l'auteur vers un autre lieu, celui de la lecture, est, dans le monde des lettres, un acquis théorique important.

Cependant, penser qu'interroger une lecture - plurielle - (sa lecture), c'est saisir la forme de toutes les lectures possibles sous prétexte que "...les associations engendrées par la lettre du texte (...) ne sont jamais, quoi qu'on fasse, anarchiques;..."³⁾, parce que toujours tributaires de toute une culture socialement et historiquement déterminées et que "...toute lecture dérive de formes trans-individuelles..."³⁾, c'est postuler une parfaite homogénéité des cultures et des intérêts qui déterminent la lecture. Ce postulat découle de la conception barthésienne du lecteur: loin d'être un représentant d'une classe sociale déterminant les possibilités de lecture, le lecteur n'est que

l'espace même où s'inscrivent, sans qu'aucune ne se perde, toutes les citations dont est faite une écriture; (...) le lecteur est un homme sans his-

(1) "La Mort de l'Auteur", p. 16.

(2) Sade, Fourier, Loyola, p. 15

(3) "Ce que j'ai tenté? Ecrire une lecture. Critique à pied d'oeuvre." in: Le Figaro littéraire, 9 mars 1970, p. 22.

toire, sans biographie, sans psychologie; il est seulement ce quelqu'un qui tient rassemblé dans un même champ toutes les traces dont est constitué l'écrit. (1)

Ainsi, du fait que Barthes rejette non seulement le sujet en tant qu'individu, mais tout sujet concret (classe ou groupe social) au profit d'une catégorie abstraite, sa lecture reste fondamentalement repliée sur elle-même, totalement immanente. Le sens pluriel qu'il est amené à dégager est dès lors complètement désincarné, abstrait. Ce n'est donc qu'au prix d'un aplatissement total du sujet social et de l'histoire que Barthes peut transcrire une lecture "trans-individuelle".

Nous retrouvons ici la difficulté que nous avons relevé dans "Le Mythe, Aujourd'hui!" ce qui était, en 1957, la conséquence d'un choix méthodologique (l'impossibilité d'articuler dialectiquement analyse formelle et analyse idéologique découlait, selon nous, de l'autonomie relative que Barthes postulait entre ces deux types d'analyse) est aujourd'hui conséquence d'un choix politique: ayant renoncé à une analyse matérialiste, le problème d'un lien organique entre formes et idéologie ne se pose plus. Le plaisir de la lecture-écriture est censé résoudre à lui seul les contradictions dans lesquelles Barthes se sent enfermé. Plurielle, atopique, toujours paradoxale, la lecture subvertirait "...la fausse opposition de la vie pratique et de la vie contemplative..."²⁾.

(1) "La Mort de l'Auteur," p. 17.

(2) Le Plaisir du Texte, p. 93

Rêve? Utopie? Certes, "il faut rêver", mais Barthes confond rêve et réalité. En effet, qui peut actuellement "...égaliser le champ du plaisir, (...) abolir la fausse opposition de la vie pratique et de la vie contemplative..."¹⁾ Toujours nouvelle, toujours inachevée, la recherche d'une écriture-lecture-jouissance qui se suffit à elle-même n'est finalement que le revers de l'art en tant que production et propriété des classes privilégiées. Lutter avec acharnement contre tous les stéréotypes, afin de mettre en crise le langage et réinventer une écriture en rupture totale, vertigineuse, avec l'ancien système symbolique²⁾, est certes nécessaire. Cependant, en autonomisant cette lutte, en la menant sans la replacer à chaque instant dans la réalité sociale dans laquelle elle doit s'inscrire, on risque de se trouver en marge des luttes (urgentes) à déclencher. Parodiant Barthes lui-même, nous pourrions dire: "...on tiendra pour suspects toute éviction (...) [de la réalité politique], tout primat systématique de (...) [l'écriture], parce que, quel que soit l'alibi révolutionnaire, l'une et l'autre tendent à conserver l'ancien système..."²⁾

De plus, s'il est réellement de première importance, comme nous l'avons vu (cf. p.39-40), que

(1) Le Plaisir du Texte p. 93

(2) "L'écriture de l'événement", p. 111.